

On vous explique lou cacho-fio

UNE TRADITION PROVENÇALE OUBLIÉE

Tradition



Cérémonie du cacho-fio en Provence en 1916. (Carte postale ancienne)



La bûche était obligatoirement issue d'un arbre fruitier sauf du figuier. (Gravure de la fin du XIX^e siècle, auteur inconnu)

Au fil du temps, la traditionnelle bûche de Noël provençale a bien changé. Au départ, elle est symbole d'un rituel familial protecteur... ce n'est que bien plus tard qu'elle devient un dessert incontournable.

Le réveillon du 24 décembre est l'occasion pour les familles de se réunir autour d'un bon repas pour célébrer la Nativité. Mais autrefois en Provence, la symbolique de la nativité était entourée de divers rituels qui furent longtemps respectés dans le Var et le Comté de Nice. Outre la messe et les agapes du Gros Souper et des treize desserts, l'une des plus anciennes traditions du cérémonial du Noël provençal – débutée semble-t-il au XII^e siècle – était lou cacho-fio : une bûche de Noël qui donnait un feu « protecteur et

purificateur » à la symbolique multiple (lire encadré). Cette tradition était la transposition d'un ancien rite païen. Pour ce faire, nos aïeux jetaient une grosse bûche dans la cheminée en scandant « bouta cacho-fio » (bouter le feu à la bûche). Mais, au fil du temps ces feux et leurs symboliques ont été oubliés.

Comment se déroulait le rituel

Le rituel se déroulait entre deux générations de la même famille, l'aïeul, appelé aussi « lou gran », qui représentait le passé et le

benjamin, appelé « caganis » ou « lou pitchoun », qui évoquait l'avenir. Tous deux étaient aussi les symboles de la vieille année qui s'achevait et de la nouvelle qui commençait. L'aïeul emmenait le « caganis » choisir une grosse bûche, issue d'un arbre fruitier, olivier, cerisier ou amandier (mais pas de figuier, arbre sur lequel Judas s'est pendu). Une fois la bûche choisie, on la traitait avec égard. Après que

« lou gran » et « lou pitchoun » aient déposé la bûche dans la cheminée et qu'elle se soit enflammée, le jeune garçon l'aspergeait à trois reprises à l'aide d'un rameau trempé dans un verre de vin cuit. Il prononçait alors les formules sacramentelles soufflées à l'oreille par l'aïeul : « Alegre ! Diou nous alegre ! Cachofuech vent, tout ben vent. Diou nous fague la graci de veire l'an que ven. Se siam pas mai,

que siéguem pas mens ! (Joie ! Que Dieu nous laisse en joie ! La bûche de Noël arrive, tout vient bien. Dieu nous fasse la grâce de voir l'an qui vient. Si nous ne sommes pas davantage, que nous ne soyons pas moins ! »

La bûche devait brûler des jours durant

Alors seulement l'aïeul donnait le signal de passer à table pour

« lou gros soupà » (le gros souper). Mais, il ne cessait de surveiller le feu car il ne

devait pas s'éteindre. La bûche devait durer jusqu'au jour des rois. Afin d'en être certain, on la retirait et la remettait au feu un peu chaque jour. Une fois calcinée, on la considérait comme miraculeuse.

D'ailleurs, il se dit que si les cendres étaient posées sur la nappe de Noël, elles ne la brûlaient pas.

Puis, quelques morceaux de charbon étaient mis sous les lits en protection du tonnerre et des incendies tandis que d'autres étaient dissimulés dans les étables pour protéger le bétail des maladies.

Aujourd'hui, ce rite tombé en désuétude s'est « transformé » en dessert de Noël : la bûche, célèbre gâteau dont il est difficile de trouver le véritable créateur. Certains pensent que c'est un apprenti pâtissier parisien, œuvrant dans une chocolaterie, qui en aurait eu l'idée vers 1834. Pour d'autres, une invention du lyonnais Stéphane Bonnat vers 1869. Enfin, une autre hypothèse rend au pâtissier du prince Charles III de Monaco, Pierre Lacam, le bénéfice de la première bûche de Noël pâtissière en 1898. Quoi qu'il en soit, bûche dans l'âtre ou bûche sur la table, la magie de Noël fait toujours des heureux !

NELLY NUSSBAUM
magazine@nicematin.fr

Source : Almanach de la mémoire et des us et coutumes de Provence

À quoi « servait » lou cacho-fio

Pour nos aïeux, lou cacho-fio ou cacho-fue, qui signifie littéralement mettre le feu, symbolisait la chaleur du foyer lors du solstice d'hiver et permettait de se préserver du froid jusqu'au solstice d'été.

Le premier des présages voulait que si le feu faisait beaucoup d'étincelles, la moisson de l'été suivant serait bonne. En fait, brûler

une bûche, dont les flammes communiquaient de la force à l'astre céleste renaissant, visait à encourager le Soleil à briller de nouveau. C'est la symbolique de la transition entre l'année qui s'achève et celle qui va arriver.

Le gros souper était maigre

Quant aux autorités chrétiennes, elles associaient la bûche à la lumière apportée au monde par la naissance du Christ. Une fois lou cacho-fio allumé, on partageait lou gros soupà, le repas de réveillon. La maï-

trousse de maison sortait ses plus belles nappes, souvent encore toutes neuves. Selon l'usage, la table était couverte de trois nappes superposées sur lesquelles étaient disposés les treize desserts entourés de branches d'olivier.

Quant au gros soupà, malgré son nom, jadis, on faisait maigre. Le menu traditionnel pouvait se composer soit de la fameuse capilotade de morue dite rarto avec choux-fleurs ou artichauts ou d'une carpe aux olives, cardon, céleri et escargots.



Dans certaines communes provençales, la coutume se perpétue avec « lou gran et lou pitchoun au cacho-fio ». (DR)

1302-B-XXV

APM-B 17